

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Claudie Gallay



©Tristan-Jeanne-Vales-Leemage-Actes-Sud

Biographie

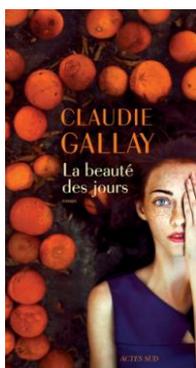
Claudie Gallay est une écrivaine française née en 1961 à Bourgoin-Jallieu. Alors qu'elle travaille comme institutrice, son premier roman *L'Office des vivants* paraît en 2001 aux éditions du Rouergue. En 2008, la parution et le succès que rencontre *Les Déferlantes* (Rouergue), son cinquième roman situé en Normandie, la sort de l'anonymat. Claudie Gallay s'adonne aussi à la peinture.

Bibliographie sélective

- *La Beauté des jours*, Actes Sud, 2017
- *Détails d'Opalka*, Actes Sud, 2014
- *Une part de ciel*, Actes Sud, 2013
- *L'Amour est une île*, Actes Sud, 2010
- *Les Déferlantes*, Éditions du Rouergue, 2008. Grand prix des lectrices de *Elle* 2009.
- *Dans l'or du temps*, Éditions du Rouergue, 2006
- *Les Années cerises*, Éditions du Rouergue, 2004
- *Seule Venise*, Éditions du Rouergue, 2004
- *Mon amour, ma vie*, Éditions du Rouergue, 2002
- *L'Office des vivants*, Éditions du Rouergue, 2001

Présentation sélective des ouvrages

La Beauté des jours, Actes Sud, 2017



Jeanne mène une vie rythmée par la douceur de l'habitude. Elle était jeune quand elle a épousé Rémy, ils ont eu des jumelles, sont heureux ensemble et font des projets raisonnables. Mais Jeanne aime aussi le hasard, les surprises de l'inattendu. L'année du bac, un professeur lui avait fait découvrir l'artiste serbe Marina Abramović. Fascinée par cette femme qui engage son existence dans son travail, Jeanne a toujours gardé une photographie de sa célèbre performance de Naples : comme un porte-bonheur, la promesse qu'il est possible de risquer une part de soi pour vivre autrement. Quand Jeanne s'amuse à suivre tel ou tel inconnu dans la rue ou quand elle calcule le nombre de bougies soufflées depuis son premier anniversaire, c'est à cet esprit audacieux qu'elle pense.

Actes Sud

Extrait de l'ouvrage

« Une porte a claqué violemment quelque part dans la maison. Un coup sec. C'était le vent. Depuis le matin, les bourrasques couchaient les hortensias, emmêlaient les branches fines du saule. Une chevelure folle, on aurait dit.

Jeanne se trouvait dans le jardin quand elle a entendu le bruit. Comme toutes les fins de journée, après le travail, elle buvait un thé en regardant passer les trains, des TER lents qui venaient de Lyon. Rien que des habitués dans les wagons. À force, les visages lui étaient familiers.

De l'intérieur des wagons, on devait la regarder aussi, saison après saison, une femme dans son jardin, sa maison devait faire envie, surtout maintenant, au printemps, un tel pavillon fleuri. »

Extraits de presse

Article publié dans *La Croix*, octobre 2017, Laurence Péan

Claudie Gallay raconte quelques mois de la vie d'une femme conciliante à la croisée de sa vie, tentée un temps par un ailleurs.

Les héroïnes de Claudie Gallay sont souvent discrètes, la quarantaine à peine frôlée, ouvrant l'éventail de leur vie avec retenue, mais attentives à l'imprévu, toujours en quête de lumière ou de vérité. Jeanne est l'une d'elles. Elle mène une vie simple, partagée entre son travail à La Poste, l'amour qu'elle porte à Rémy son mari et l'adoration pour ses jumelles à l'orée de leur vie d'adulte. Jeanne est aussi une femme qui se love dans un cocon d'habitudes : elle aime regarder passer le train de 08 h 01 au bout de son jardin, suivre des inconnus dans la rue, jamais plus de vingt minutes, déguster tous les mardis les macarons que lui offre Rémy... Les jours se suivent réguliers, rassurants.

Pourtant Jeanne cultive un jardin secret, une herbe folle attirant toute sa sollicitude : Marina Abramovic, une artiste serbe bien réelle qui met son corps en scène – dans la peur et la souffrance – et s'expose dans les plus grands musées du monde. Cette performeuse puissante l'impressionne et la fascine, comme elle a fasciné Claudie Gallay qui voulait un temps lui consacrer une biographie. Jeanne suit son travail sur Internet, lui adresse des lettres intimes, attend des réponses qui n'arrivent jamais, ne s'en offusque pas. Marina est l'espace de liberté de Jeanne, sa parenthèse nécessaire de fantaisie et de transgression.

Par touches légères – des phrases courtes, des mots simples, une poésie de l'ensemble –, Claudie Gallay esquisse le portrait d'une femme douce qui se regarde dans un miroir et contemple le reflet d'une autre. « *Une vie ne suffit pas. Jeanne aurait voulu en avoir plusieurs, pour vivre tous les choix qu'elle n'aura pas faits, toutes les directions qu'elle n'aura pas prises.* »

Article publié dans *Le Figaro madame*, décembre 2017, Isabelle Potel

Dans *La Beauté des jours* son nouveau livre, l'auteur des *Déferlantes* nous entraîne sur les terres de son enfance et dresse avec émotion le portrait d'une femme simple en proie à ses désirs.

Jeanne est postière, mariée depuis vingt ans avec Rémy. Ils ont deux grandes filles, une maison dans la campagne lyonnaise, ils projettent de partir un jour en Grèce et, plus raisonnablement, de refaire la cuisine. Jeanne aime se poser sur sa terrasse après le boulot pour saisir les visages dans le train de

8 h 01 qui passe au loin... Les week-ends, elle rend visite à ses parents paysans à deux pas de là, sa grand-mère, sa sœur, ses nièces. Ce qu'on appelle une vie ordinaire. Mais Jeanne retrouve une photo de la célèbre artiste serbe Marina Abramović, qui pratique un art corporel radical qui la fascine depuis toujours. Elle se met à lui écrire, ce qui s'ajoute à ses autres jeux secrets : suivre des inconnus dans la rue, tout compter (les bougies d'anniversaire, les heures passées au boulot...), s'amuser à approfondir le contact visuel avec ses clients à la poste... Et voilà qu'elle croise par hasard Martin, qui était dans sa classe et dont elle fut amoureuse à l'époque. Il restaure une fresque dans une chapelle, lui parle de saint François d'Assise, de Giotto. Jeanne est troublée. Mais Suzanne, sa meilleure amie, qui vient de se faire plaquer par son mec, a besoin de son soutien. Et aussi Rémy, pour l'aider à peindre.

Claudie Gallay a un talent particulier pour relier le quotidien et l'art, le second enveloppant le premier d'une puissance à la fois subversive et apaisante. Jeanne est tiraillée entre l'existence paisible qu'elle a construite avec Rémy et la tentation d'une prise de risque, parce que le temps passe et qu'il faut vivre fort. De cette indécidabilité, l'auteur crée une tension superbe, qui fait de ce roman un arc sur le point de lâcher une flèche fatale. L'enchanteresse simplicité de style s'accorde à la limpidité du propos : chaque vie est une œuvre d'art, chaque moment un chef-d'œuvre dès lors que l'on s'ouvre à la pleine conscience de la beauté, partout présente, même aux côtés de la douleur.

Article publié dans *Les Échos*, octobre 2017, Thierry Gandillot

Aux éditions du Rouergue, Claudie Gallay rencontra le succès avec *Les Déferlantes*, roman qui ne remporta pas moins de sept prix en 2009 dont celui des lectrices de *Elle*. Chez Actes Sud, elle donne un récit en demi-teintes. Où la banalité du quotidien n'empêche pas la part du rêve.

Il y a deux Jeanne... Ou trois. La femme rangée, bonne épouse d'un Rémy, lequel n'a pas grande ambition dans la vie, sinon bricoler et embellir la salle de bains ou la cuisine. Mais qu'il aime et qu'elle aime. L'employée du bureau de poste aussi, toujours à l'heure, irréprochable, mais pas franchement enthousiaste. Minimum syndical, sous le regard d'un chef de service tatillon. Elle est aussi à l'heure, tous les jours pour regarder passer le train de 8 h 01 au fond de son jardin, notant les visages des passagers, leur inventant des vies, des aventures.

Rémy et Jeanne ont des jumelles, peu présentes pour tout dire ; elles ont pris leur envol, commencent à « fréquenter », rechignent à rendre visite à la famille. À leur décharge, on doit admettre que le quotidien de ses parents manque de « groove ». Un mot aussi des grands-parents, paysans taiseux, obtus, limite agressifs. Il faut dire que le papy ne s'est pas remis de n'avoir pas eu de garçons, juste « *des fentes* », c'est élégant... pour poursuivre la lignée.

Madame rêve

Voilà pour la surface, tranquille et terne, en apparence au moins. Car la lave bouillonne au-dessous d'un volcan que les autres croient éteint, prête à jaillir. Car Madame rêve. D'abord, elle fait une fixation sur une artiste adepte des performances les plus extrêmes, Marina. Cette artiste existe vraiment. Wikipédia : « *Marina Abramovic, née le 30 novembre 1946 à Belgrade, est une artiste serbe qui étudie et repousse les frontières du potentiel physique et mental à travers ses performances. Faisant partie du courant artistique de l'Art corporel, elle s'est lacérée, flagellée, a congelé son corps sur des blocs de glace, pris des produits psychoactifs et de contrôle qui lui ont causé des pertes de connaissance.* »

Voilà, on ne s'attend pas à ce que Jeanne s'entiche de l'artiste et pourtant, elle lui écrit des lettres (qu'elle envoie ou pas ; que Marina reçoit ou pas) qui donnent plus qu'un sens à son quotidien, une ampleur. Et puis, il y a cet homme, revenu du passé, un souvenir du lycée, une histoire non dite mais qui pourrait prendre corps. Le mot importe. Par petites touches successives, sans effets de style, Claudie Gallay nous entraîne dans cet univers à la fois banal voire médiocre mais qui peut dévisser à tout moment pour peu qu'on saisisse la part du rêve. Une forme d'envoûtement.

Article publié dans *La Vie*, octobre 2017, Victorine de Oliveira

Jeanne a un mari, deux filles, un travail de postière, une copine dépressive et la manie de faire des listes. Elle aime regarder passer les trains, attendre le macaron que son mari lui offre tous les mardis et les performances de l'artiste Marina Abramovic. À première vue, elle mène une vie ordinaire, tissée de quelques fantaisies légères. Mais son obsession pour l'artiste serbe à l'œuvre si radicale distille le trouble dans la douce monotonie de ses jours : ne serait-elle pas en train de passer à côté de quelque chose de plus grand, de plus excitant, de plus vivant ?

La rencontre fortuite d'un amour de jeunesse aiguise la question. S'engage alors une lutte contre les habitudes et leur inertie. On a déjà vu ce genre de personnage appliqué à poétiser discrètement l'ordinaire, sorte de preuve que l'art n'est pas qu'un privilège de bourgeois - depuis Amélie Poulain ou la concierge de *l'Élégance du hérisson*. Mais la prose de Claudie Gallay ne cède jamais aux clichés.

Elle dit à coups de phrases courtes et incisives la brièveté et la beauté de ces instants qu'on peut mettre une vie à apprendre à goûter. Ses personnages, même les plus secondaires, ont l'épaisseur de la vraisemblance. C'est que la violence ne leur est pas étrangère, celle des autres et celle des mots. Ce dévoilement à la fois percutant et délicat de rapports de forces intimes est au cœur du travail de Marina Abramovic. En l'illustrant aussi subtilement, Claudie Gallay lui rend un bel hommage.

Détails d'Opalka, Actes Sud, 2014



Évocation subjective et captivante de la vie, de l'œuvre et de l'engagement si singuliers du peintre Roman Opalka, le sculpteur du temps, qui éclaire de façon inattendue la création romanesque de Claudie Gallay, et établit une filiation secrète entre les deux œuvres.

Actes Sud

Extrait de l'ouvrage

« Quand j'avais dix ans, je n'étais pas très brillante en arithmétique, pourtant pendant toute une année j'ai noirci des pages entières de cahier avec des nombres. Je commençais par le chiffre zéro et j'avais d'une écriture lente et appliquée, en prenant grand soin de maintenir chaque nombre dans l'intervalle mince de l'interligne. Je me souviens du calme que me procurait cette presque répétition du geste et du plaisir que j'avais à remplir ces pages.

J'ai retrouvé plusieurs de ces cahiers aux feuilles ainsi écrites, des centaines de lignes, le papier était trop fin, d'une médiocre qualité, le stylo pointe Bic creusait, les chiffres s'imprimaient en relief, écriture braille, poursuivre au verso des pages ne donnait pas le résultat net que je recherchais, on aurait dit que les nombres étaient sculptés davantage qu'ils n'étaient écrits. Insatisfaite, j'abandonnais alors la progression et les feuillets suivants restaient inutilisés. »

Extraits de presse

Article publié dans *Ouest-France*, juin 2014, Nathalie Houdayer

Quand une auteure de talent découvre un artiste hors du commun... Il en résulte un livre, mi-récit mi-roman, troublant et empli d'émotion. *Les Déferlantes, Une part du ciel*, de sa plume sensible Claudie Gallay entraîne avec elle ses lecteurs. *Détails d'Opalka*, ne la trahit pas.

Sans l'avoir jamais approché, sa rencontre avec Roman Opalka a été déterminante dans les écrits de la romancière. 1965, le peintre, maître dans l'art conceptuel, décide de sacrifier sa vie à capter le temps, le matérialiser, le magnifier. Il recouvre des toiles qu'il appelle « des Détails », d'une suite de chiffres blancs. Plus le temps passe, plus le fond, noir du début, s'éclaircit, se confondant avec les nombres. La dernière toile sera immaculée, « le blanc mérité ».

Le temps rendu palpable

Chaque détail s'accompagne d'un enregistrement de sa voix prononçant les nombres qu'il inscrit. À la fin de chacune de ses séances de travail, il se prend en photo. Donnant ainsi son visage en pâture au temps. Toiles et portraits retracent l'avancement vers sa propre mort, l'effacement. Les Alençonnais ont pu découvrir quelques clichés, en mars 2012, au centre hospitalier. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le Polonais, mondialement connu, a vécu très longtemps à Teillé, près de Beaumont-sur-Sarthe (72).

Bouleversée par l'artiste, Claudie Gallay a fait des recherches poussées qu'elle restitue en une sorte de biographie, mêlant l'univers du peintre au sien. « *J'ai tant appris sur lui, je me sens si proche, presque complice* », révèle-t-elle.

Article publié dans *Le Monde*, avril 2014, Catherine Millet

Aux lecteurs sceptiques devant l'entreprise (de l'artiste), je recommande de lire *Détails d'Opalka* de Claudie Gallay. Claudie Gallay est une néophyte en matière d'art contemporain, mais la simplicité de son récit, sa naïveté parfois, et surtout sa passion pour l'œuvre feront céder les plus regimbeurs. À vrai dire, elle partage avec cette œuvre une grande complicité. Ce livre est une méditation sur l'ambivalence de toute confrontation avec le temps et notre finitude. Par le principe auquel il se tient, Opalka les regarde en face, si l'on ose dire. Et en même temps se protège ; « *L'œuvre était sa*

maison », écrit Gallay. Il se dépouille de tout le répertoire de la peinture, paysages, personnages, formes, couleurs, et néanmoins se révèle fétichiste : il conserve tous ses pinceaux usagés, dûment répertoriés. Mais le livre est autre chose encore, il détaille comment une pensée, en l'occurrence celle d'un écrivain, se nourrit d'une autre pensée, celle d'un peintre. « *Opalka (...) m'a offert la possibilité de ce récit. D'une écriture nouvelle.* » Le prochain livre de Claudie Gallay sera-t-il d'une « écriture nouvelle » ?

Article publié dans la revue *Études*, septembre 2014, Marie-Noëlle Campana

Claudie Gallay réussit d'emblée un tour de force en captivant le lecteur dès qu'il tient le livre entre ses mains : le format inhabituel, la sensualité du grain de papier, l'illustration surprenante. Le ton est donné. *Détails d'Opalka* interroge la créativité de ce peintre franco-polonais, dont l'œuvre de sa vie aura pour but d'inscrire une trace d'un temps irréversible, notamment à travers des Détails – ces suites de nombres peints en blanc sur un fond noir, et à travers ces autoportraits après chaque séance de travail, visage impassible qui se transforme au cours des années. Claudie Gallay nous entraîne au cœur de l'obsession d'un artiste : capturer le temps qui passe. Ce court récit qui tend vers l'essai part du quotidien : dans une exposition, l'auteur s'est trouvée face à l'un des fameux Détails et tout de suite, elle a ressenti une puissante émotion et une immédiate affinité. Enfant, elle remplissait des pages entières de séries de chiffres. Comme Opalka, elle cherche une explication à la fuite du temps, pénètre cette réalité et trace des parallèles entre les détails d'Opalka et ses romans, explore le lien étroit de la littérature et de la peinture car le tableau raconte aussi une histoire, dans la durée et dans le temps. Comme Opalka, dont elle fouille la vie, elle livre des détails de sa propre biographie afin que le lecteur comprenne et vive le fait de sculpter le temps. Claudie Gallay, forte de cette rencontre, invite à voir d'où vient la création, et à ouvrir « *un espace plus vaste, là où regarder ne suffit pas, quand l'émotion picturale passe par la réflexion, quand le plaisir et le savoir sont mêlés* ».

Article publié dans *Le choix des libraires*, mai 2014, Gwendoline Gaciarz

Si vous ne connaissez pas encore l'œuvre de l'artiste franco-polonais Roman Opalka, saisissez cette belle occasion que vous offre Claudie Gallay de le découvrir.

Loin de la simple biographie d'artiste, elle propose une approche sensible et personnelle de celui qui a voulu lier son art et son existence de la façon la plus évidente et la plus forte qui soit : en cherchant à matérialiser dans sa création le passage et la dissolution du temps, dans l'absolu, mais également sur lui-même.

Un véritable coup de cœur pour l'histoire de ce que l'on peut appeler sans peine « l'œuvre d'une vie », qui court sur plus de 45 ans et qui s'est achevée le 6 août 2011 avec la disparition de son auteur.

Une part de ciel, Actes Sud, 2013



Aux premiers jours de décembre, Carole regagne sa vallée natale, dans le massif de la Vanoise, où son père, Curtil, lui a donné rendez-vous. Elle retrouve son frère et sa sœur, restés depuis toujours dans le village de leur enfance. Garde forestier, Philippe rêve de baliser un sentier de randonnée suivant le chemin emprunté par Hannibal à travers les Alpes. Gaby, la plus jeune, vit dans un bungalow où elle attend son homme, en taule pour quelques mois, et élève une fille qui n'est pas la sienne. Dans le Val-des-Seuls, il y a aussi le vieux Sam, pourvoyeur de souvenirs, le beau Jean, la Baronne et ses chiens, le bar à Francky avec sa jolie serveuse...

Actes Sud

Extrait de l'ouvrage

« Sa voix était rauque. C'était comme ça depuis l'incendie, ses poumons sifflaient, sa gorge grattait les sons, leur arrachait la surface, ça faisait un bruit de forge et des intonations rudes, on aurait dit qu'il n'y avait jamais de voyelles dans ses mots.

Elle a posé son cabas entre ses pieds. À l'intérieur, une blouse de travail et des pantoufles. Sa boule de verre, elle me l'a montrée, dans la sienne il y avait Nice avec quelques vagues bleues et un dauphin qui nageait.

Philippe n'a pas dit ce qu'il y avait dans la sienne. Il fixait les rails.

Les quatre minutes se sont écoulées. Le train est arrivé. Il est passé lentement. Des voyageurs sommeillaient derrière les vitres. Certains nous regardaient sans sourire.

— ça serait moi, a dit Gaby, je les ferais courir derrière pour leur apprendre la gaieté.

Le dernier wagon, on l'a suivi des yeux.

Après le passage du train, des poules ont sauté sur le ballast. Elles grattaient entre les rails, retournaient le gravier avec leurs pattes et piquaient du bec dans les mousses. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Figaro*, septembre 2013, Françoise Dargent

Dans son nouveau livre, l'auteur du best-seller *Les Déferlantes* confirme son goût pour les natures sauvages et les personnages cabossés par la vie. Un roman d'atmosphères.

C'est pour répondre à l'invitation de son père, qu'elle n'a pas vu depuis longtemps que Carole, la narratrice, décide de retourner au Val, le village de son enfance. Noël tombe dans trois semaines, période propice aux retrouvailles, mais le père se fait attendre. Restent sur place ceux qui n'ont jamais quitté les lieux, sa jeune sœur et sa fille adoptive, son frère, devenu garde forestier, l'oncle et sa famille, avec laquelle règne un contentieux, le vieil épicier, son ami Jean, patron de la scierie, Francky, le gérant du café-restaurant qui lui loue un gîte, et tout un petit monde affairé, enraciné dans ce rude coin de la Vanoise.

Amplitude des détails

Partie pour quelques jours, Carole va finalement être obligée de rester plusieurs semaines, le temps d'une introspection salutaire pour elle qui se trouve à un tournant de son existence (ses grandes filles ont quitté le nid, leur père également). Après la pointe du Cotentin, cadre choisi pour *Les Déferlantes*, son best-seller, Claudie Gallay a décidé de planter le décor de son nouveau roman en pleine montagne, ce même type d'endroit qui peut paraître inhospitalier à ceux qui n'y sont pas nés. La romancière confirme son goût pour les natures sauvages et les saisons marquées qui dictent leur rythme aux hommes. Ses romans sont denses car l'auteur porte une attention méticuleuse à tout ce qui meuble une journée, à ces petits gestes routiniers que l'on exécute sans y penser, mettre l'eau à chauffer pour le café, faire trois courses chez l'épicier, remplir une bouillotte d'eau chaude, étendre le linge. Eux laissent le champ libre à un retour sur soi. Dans ce temps qui s'étire, les histoires peuvent se raconter de manière ample et posée.

C'est justement un flot de souvenirs qui afflue dans l'esprit de Carole. Ce séjour parmi les siens va lui permettre de se retourner sur une période clé de l'histoire familiale, de faire revivre les absents, de réfléchir à ce que l'on a pu rater. Les événements du passé sont évoqués et leurs secrets, révélés.

Lentement mais sûrement, Claudie Gallay tisse son intrigue pour mieux ménager la surprise finale. Ses phrases sont courtes et incisives, ses mots, simples mais choisis, dans des chapitres resserrés à dessein. Cette écriture particulière a déjà séduit un grand nombre de lecteurs. On la retrouve ici, comme sa manière, accomplie, de donner vie à un monde très incarné.

Article publié dans *Le Point*, juillet 2013, Charlotte Pons

Un père a donné rendez-vous à ses enfants devenus grands. Trois boules neigeuses postées à chacun des membres de la fratrie. Comme lorsqu'ils étaient gosses et qu'il leur signifiait ainsi son retour « d'escapade ». Et c'est peu dire que la mère en a accumulé, des boules neigeuses. On ne sait pas quand il viendra. Viendra-t-il ? Pour lui, Carole est revenue à la terre de son enfance, Val-des-Seuls, Haute-Tarentaise. Pas le bout du monde, mais le genre d'endroit où, sauf à être enfant du pays, on passe plutôt qu'on ne s'y installe.

Carole est celle qui est partie. Philippe, l'aîné, et Gaby, la petite dernière, sont ceux qui sont restés. On est toujours « celui qui », dans une famille, avez-vous remarqué ? Carole est aussi, surtout, celle qui avec Philippe a été sauvée de l'incendie de la demeure familiale par la mère. Gaby a attendu les pompiers. Pas assez pour en périr, suffisamment pour avoir les poumons bousillés. Même une mère n'a pas les bras de son cœur. Depuis, Carole a toujours la tête levée vers la lucarne du grenier où se dessine la silhouette de sa petite sœur. Seule, dans la maison en flammes. C'est encombrant. Culpabilisant. Et l'on devine qu'elle s'interdit un paquet de choses.

La famille et ses non-dits

On attend le père, donc – « on », parce que c'est la force de l'écriture de Claudie Gallay, nous communiquer son empathie -, la neige et aussi, peut-être, un pardon, la confrontation des souvenirs. Mais cette attente est pleine. Il y a la vie du hameau, d'une foule de personnages secondaires - qui n'en sont pas, secondaires. Et alors, qu'importe que le paternel revienne, il n'y a pas d'autre finalité que celle de se (re)trouver.

On le sait, la famille et ses non-dits, la transmission, consciente ou non, les casseroles qu'on se trimballe de génération en génération sont un formidable moteur romanesque. Tout comme la

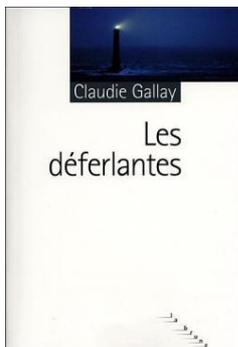
notion de terre, la puissance fictionnelle du microcosme des origines. On le sait, oui, mais Claudie Gallay le met joliment en émotions, sans jamais tomber dans l'affectation. En 2008, elle avait *trusté* la rentrée littéraire de janvier avec *Les Déferlantes*. Dans la même veine, *Une part de ciel* est du genre à vous mettre une boule dans la gorge parce qu'humainement juste.

Claudie Gallay présente « Une part de ciel », octobre 2013, Librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (Durée : 05 min. 07)

***Les déferlantes*, Éditions du Rouergue, 2008**



Sur la pointe de la Hague, un homme, Lambert, revient quarante ans après sur le lieu du naufrage de ses parents et de son petit frère. La narratrice, une étrangère au pays, va peu à peu découvrir le mystère et les secrets de cette noyade, et mettre à jour les liens complexes unissant certains habitants du bourg.

Éditions du Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« La première fois que j'ai vu Lambert, c'était le jour de la grande tempête. Le ciel était noir, très bas, ça cognait déjà fort au large.

Il était arrivé un peu après moi et il s'était assis en terrasse, une table en plein vent. Avec le soleil en face, il grimaçait, on aurait dit qu'il pleurait.

Je l'ai regardé, pas parce qu'il avait choisi la plus mauvaise table, ni pour cette grimace sur le visage. Je l'ai regardé parce qu'il fumait comme toi, les yeux dans le vague, en frottant son pouce sur ses lèvres. Des lèvres sèches, peut-être plus sèches que les tiennes. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde*, juillet 2008, Josyane Savigneau

Claudie Gallay : les mystères de la Hague.

Un homme revient dans le village de ses vacances d'enfant et réveille le souvenir de lourds secrets...
Un magnifique récit maritime.

Bien qu'il soit gros, donc un peu encombrant, c'est le roman qu'il faut emporter en vacances - ou acheter sur place si l'on reste en France -, car on ne peut que le lire d'une traite, suivre avec passion la narratrice dans un petit village côtier du Cotentin, à la pointe de la Hague, riche de mystères. Même si l'on n'a généralement pas le goût des romans touffus, à multiples personnages et rebondissements, on est conquis par *Les Déferlantes*, de Claudie Gallay. Elle qui vit loin au sud de la Hague, dans le Vaucluse, donne avec ce cinquième livre, à 47 ans, un texte de maturité et de parfaite maîtrise du récit.

Si l'on a déjà lu Claudie Gallay, on connaît les subtilités de sa narration, sa manière de faire surgir les souvenirs, de laisser aux sentiments leurs ambiguïtés, de révéler des secrets enfouis. Ses héros sont souvent à un tournant de leur existence, comme la femme de 40 ans de *Seule Venise*, qui vient d'être quittée, ou le jeune homme de *L'Or du temps*, qui s'ennuie dans ses vacances normandes, avec sa femme et leurs deux filles de 7 ans, des jumelles.

La narratrice des *Déferlantes* est une femme seule, d'une quarantaine d'années. Elle travaille au Centre ornithologique de Caen et vit depuis six mois dans ce village de la Hague, pour s'occuper des oiseaux. Et peut-être tenter de guérir d'un amour. « *J'étais arrivée ici à l'automne, avec les oies sauvages (...). J'observais les oiseaux, je les comptais, j'avais passé les deux mois d'hiver à étudier le comportement des cormorans les jours de grand froid. Leur odorat, leur vision... Des heures dehors, dans le vent. Avec le printemps, j'étudiais les migrants, je comptais les œufs, les nids. C'était répétitif, j'avais besoin de cela. Je cherchais aussi les causes de leur déclin sur le secteur de la Hague. J'étais mal payée. Mais j'étais logée. Et je n'avais encore jamais vu de grande tempête.* »

C'est justement un jour de grande tempête – « *le ciel était noir, très bas, ça cognait fort au large* » - qu'arrive un homme, Lambert. Elle ne l'a jamais vu, mais il ne semble pas totalement étranger à la région. Nan, une vieille femme à l'esprit embrumé depuis que toute sa famille est morte dans un naufrage, un jour de mariage, croit même reconnaître en lui un certain Michel. Et au café de Lili, seul lieu de convivialité du village, sa présence provoque un certain malaise.

Comportements bizarres

Tout cela, et singulièrement la personnalité de Lambert, suscite la curiosité de la narratrice. Mais il serait stupide de vouloir résumer ici l'intrigue de ce roman, en donner le "*pitch*", comme on aime dire désormais. Car tout l'intérêt est d'avancer pas à pas avec la narratrice, de chercher à comprendre les comportements bizarres de Lambert, cette région sauvage, ce village fermé et ses habitants repliés sur leur silence.

Les Déferlantes est un magnifique roman maritime, bien qu'on reste sur la côte. La mer et le vent sont ici des personnages à part entière. La mer a tué, un soir d'orage et de grand vent, en 1967, les parents de Lambert et son petit frère - dont on n'a jamais retrouvé le corps -, quand leur voilier s'est retourné. Lui, Lambert, était resté à terre et s'en sent encore coupable, quarante ans après, en venant, enfin, vendre la maison.

Les vieux se souviennent qu'« à l'époque on a dit qu'il y avait eu un problème de lanterne dans le phare... » Le gardien du phare était alors Théo, le père de Lili. C'est aussi lui qui comptait les oiseaux, travaillait pour le centre de Caen, avant que ne vienne l'étrangère, la spécialiste. Il ne lui en veut pas, lui parle volontiers. Il connaît même ses habitudes et à chaque fois qu'elle se dirige vers les falaises, il l'attend devant la porte.

Ce Théo, qui aimait tant les oiseaux, aurait-il éteint le phare le soir du naufrage de la famille de Lambert, ne supportant plus de les voir s'écraser, l'un après l'autre, sur la lanterne ? Lambert en est persuadé, il voit en lui un meurtrier. Et pourquoi Théo reçoit-il des lettres de ce Michel, que Nan a cru voir reparaître en Lambert ? C'est peut-être grâce à l'étrangère qu'on va pouvoir en finir avec ces trop lourds secrets.

Article publié dans *Le Figaro littéraire*, novembre 2011, Mohammed Aïssaoui

Voilà un roman qui a du souffle. Un souffle aussi puissant que les tempêtes décrites par Claudie Gallay. Un récit au long cours, aussi. Ce que nous avons peu l'habitude de voir en littérature française. Enfin, en plus d'un décor que l'auteure a su magistralement camper, ses personnages, et ils sont pourtant nombreux, sont d'une richesse et d'une complexité exceptionnelles. C'est très rare. Peut-être est-ce pour toutes ces raisons que *Les Déferlantes* a rencontré un immense succès auprès du public, et s'est vu décerné dix-neuf prix littéraires dont Le Grand Prix des lectrices de *Elle*.

Article publié dans *L'Express*, juin 2010, Marianne Payot

C'est une histoire comme on les aime. L'histoire d'une romancière discrète et talentueuse qui connaît, soudainement, alors qu'elle a déjà publié quatre ouvrages, le succès. Un énorme succès ! Sorties à la fin de février 2008 dans une relative indifférence, *Les Déferlantes* (Rouergue), de Claudie Gallay, flirtent dorénavant avec les 300 000 exemplaires. Hymne à l'océan et à ses tempêtes, *Les Déferlantes* content les forces et les faiblesses de quelques hommes rugueux et généreux d'un petit village du bout du bout du Cotentin. Enquête policière, mais aussi histoires de deuil, d'amour et quête spirituelle, le roman parfait pour cet été. À lire ou à relire avant de découvrir le prochain Gallay, *L'Amour est une île*, dont l'intrigue se déroule dans la torpeur du Festival d'Avignon [...].

Entretien publié dans *L'Internaute*, juin 2018, Julie Lecanu

À l'occasion de la sortie de son roman, *Les Déferlantes*, Claudie Gallay nous a accordé un entretien que voici. Un retour à la Hague.

- Tout d'abord pourquoi ce titre *Les Déferlantes* ?

Claudie Gallay : Les déferlantes, ce sont les vagues qui viennent cogner contre la terre, elles érodent, détruisent, font un travail de sappe incessant. Elles lavent aussi, elles emportent, découvrent, mettent à nu. Parfois, c'est la trêve et puis ça cogne à nouveau. J'ai vu l'image de la vie dans ce mouvement, tout ce qui secoue nos existences, nous bouscule, dévoile les secrets.

- Pourquoi avoir choisi cette région qu'est la Hague, souvent réduite au nucléaire, comme lieu et place de votre roman ?

Claudie Gallay : J'aime les endroits qui s'imposent physiquement. La Hague, c'est quelques

kilomètres carrés de vent, de lumière, de lande sauvage, et la mer qui vous submerge. Le corps, là-bas, est essentiel. Ce livre, je l'ai écrit en marchant. Cette terre correspondait à une attente, une rencontre nécessaire. Ce fut d'abord un lieu où me poser, et puis l'écriture est venue.

- Étant originaire du cap de la Hague, j'ai été impressionnée par la précision des descriptions et de la géographie des lieux décrits dans le roman : d'où vous vient une telle connaissance de la région mais aussi de la mentalité des gens de la Hague (La Hague, c'est la Hague et sûrement pas la Normandie !) ?

Claudie Gallay : J'ai aimé la Hague, le premier jour, j'ai été happée. Cette terre m'a rendue forte, j'ai eu ce sentiment-là d'être nourrie, abreuvée, « dessoiffée », le bruit, les odeurs, j'ai tout pris et j'ai traîné sans ménagement, des jours, j'ai observé, je suis devenue « éponge ». J'ai vu les silhouettes se détourner de moi, disparaître dans les maisons. J'ai marché les embruns dans les yeux. J'ai écouté ceux qui me parlaient. J'ai écrit à partir de tout cela.

- De tous les lieux décrits dans le roman, lequel voudriez-vous que le lecteur retienne ?

Claudie Gallay : Chaque lecteur lit et retient en fonction de ce qu'il est, de sa propre histoire et de son cheminement. Le café, les sentiers, la grève, tout cela est intimement lié. L'eau suinte des murs, pénètre dans les maisons. Le caractère des personnages est forgé par les éléments. Il ne faut pas penser la Hague en frontières. Pour moi, le lieu le plus fort reste le phare parce qu'il est le coeur, qu'il soit éteint ou que ce soit la nuit, c'est la lumière vers laquelle les hommes se tournent.

- Dans votre roman, vos personnages ont des caractères atypiques, ils sont peu causants, votre écriture même le traduit, pensez-vous que cela corresponde réellement aux caractères des gens de la Hague ?

Claudie Gallay : Les habitants de la Hague sont discrets, pudiques, ils savent qu'il n'est pas toujours utile de parler. Dans mon écriture, chaque mot compte. Chaque silence. Chaque non-dit. Les gens que j'ai rencontrés m'ont dit que c'était ainsi pour eux, dans leur vie.

- De même certaines situations vos personnages semblent d'un autre temps comme cette fillette surnommée la Cigogne, son père ou encore Max. Le roman, bien qu'ancré dans le présent, semble parfois anachronique : pourquoi ?

Claudie Gallay : Max et la petite Cigogne n'avancent pas au même rythme que les autres personnages. Ils ont un autre mouvement. J'aime les personnages intemporels. Ils auraient pu vivre il y a longtemps mais ils sont d'aujourd'hui, alors ils doivent trouver des solutions et tenter de s'en sortir. Max a son bateau et l'amour des mots. Je me sens proche de lui, peut-être pas vraiment douée pour vivre dans le temps présent. Mon bateau à moi, c'est l'écriture.

- Les Déferlantes mêlent amour, quête de soi, quête de l'autre, le tout dans une atmosphère pesante où la douleur et les secrets des personnages évoluent : vouliez-vous transmettre un message particulier aux lecteurs ?

Claudie Gallay : Je n'ai pas de volonté de message. Ma seule exigence est de laisser remonter le plus honnêtement possible ce que je porte en moi. Le plus justement, à partir de ce que je suis, de mes peurs, de mon passé, de mes désirs. Mon écriture est une mise à plat de ces forces.

- Quel personnage est selon vous le plus profond, le plus sincère ?

Claudie Gallay : Lambert doit se guérir de son enfance. La narratrice fait le deuil d'un homme aimé. Elle veut aimer à nouveau, ne pas être une femme sans amour. La vieille Nan, Lili, sa mère, Théo, ils sont tous sincères, collés à leur vie, englués peut-être, écorchés sans doute. J'aime beaucoup Raphaël parce qu'il sculpte la vie avec de la terre, sans faire la moindre concession.

- Cette femme et sa douleur, les différents personnages, la mer, la Hague finalement qui est le véritable « héros » de votre roman ?

Claudie Gallay : La Hague bien sûr.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté